

Encore ces sanglots de l'homme blanc

Paul Bussièrès, *Mais qui va donc consoler Mingo?*, Paris, Robert Laffont, 1992, 370 p.

Francine Bordeleau

Numéro 65, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1992). Compte rendu de [Encore ces sanglots de l'homme blanc / Paul Bussièrès, *Mais qui va donc consoler Mingo?*, Paris, Robert Laffont, 1992, 370 p.] *Lettres québécoises*, (65), 22–22.

Encore ces sanglots de l'homme blanc

Le Québécois Paul Bussières publie à Paris son premier roman. Qui va consoler l'auteur de ce récit gentil, plein de bonnes intentions sur les Inuit des années cinquante ?

ROMAN
Francine Bordeleau

LES QUÉBÉCOIS n'ont que peu écrit sur le Grand Nord et les Inuit. Dans son célèbre *Agaguk*, Yves Thériault n'avait pas su, malgré son écriture fastueuse, échapper à la tentation du folklore. C'était l'image du bon Inuk («Inuk» est, chacun devrait le savoir, le singulier d'«Inuit») en relation symbiotique avec les éléments, la vie et les choses. Qu'en est-il maintenant de *Mais qui va donc consoler Mingo ?*

Bien qu'il ait vécu sept ans avec les Inuit, Paul Bussières, n  en 1943, n'a pas connu leur mode de vie durant les années cinquante, l'époque qu'il met en scène dans ce roman. Mais on comprend l'auteur d'avoir choisi ce moment de l'histoire des Inuit : les habitants du Grand Nord sont alors sur le point d'abandonner leur mode de vie traditionnel au profit de celui des Blancs; cette période de transition, où deux cultures s'entrechoquent, constitue *a priori* une riche matière romanesque.

En effet, dans le roman de Bussières, deux cultures s'affrontent. Les Inuit vivent dans un village construit par le gouvernement fédéral, achètent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ont un missionnaire et leur fonctionnaire, rebaptisé Youguini, qui représente l' tat. Mais ils ont aussi leur chaman, Mingo, qui fait office de chef du village, et partent périodiquement avec chiens et traîneaux pour de longues chasses.

Dans son roman à saveur ethnologique, Bussières a voulu coller une sorte de réflexion métaphysique.   cause de querelles tribales remontant à la nuit des temps, Mingo aurait assassiné cinq Inuit. Un policier blanc le poursuit jusque dans le voyage de chasse qui constitue l'essentiel de ce récit et auquel participe comme de raison Youguini.

La maladie des bons sentiments

Il coule de source que pour Youguini, ce voyage de chasse sera initiatique. Tout arrivera : les tempêtes, la maladie, la famine, la mort, bref une foule de catastrophes (un peu trop, même) où chacun finit par se révéler aux autres et à soi-même. Et le lecteur a ainsi l'occasion de découvrir, par le regard du jeune fonctionnaire, tous les mystères de la culture inuk.

L'ennui, dans ce roman, c'est qu'on se demande dans quelle mesure les Inuit de Bussières entretiennent moins l'image d'Épinal que ceux de Thériault. Certes, ici les femmes cocufient all grement leur mari, avec leur consentement (les Inuit sont paraît-il échangistes) ou sans, se débarrassent des nouveau-nés qui arrivent à un mauvais moment, et les Inuit ont une vie spirituelle élaborée. Mais du début à la fin, Youguini

s'émerveille avec une candeur enfantine : «[...] les mots dans votre langue se déclinent tout à fait comme les mots latins, et vos verbes aussi se conjuguent comme en latin. C'est extraordinaire !» Ou encore : «Je suis content, [...] maintenant vous savez d'où vous venez; c'est très important. Vous pouvez être fiers de vous. C'est un véritable miracle que vous ayez survécu, car vous avez d  affronter les éléments les plus hostiles qui soient.» Et j'en passe.

Cette condescendance qui se décline en superlatifs est lassante. La place que prend Youguini, cet ind crottable naïf qui ne comprend rien à rien, aussi. Youguini est le narrateur de la première partie du roman (et pourquoi pas de tout le roman ?), soit. Mais le Mingo du titre, censément un être exceptionnel, semble inconsistant, pour tout dire mal camp  et pas assez présent. On s'explique donc assez difficilement que ce personnage si peu approfondi par l'auteur ait été doté en contrepartie d'une  me aussi tortur e que celle d'un héros de Dostoïevski. Peut-être faut-il imputer à l'écriture élémentaire de Bussières cette incapacité à faire émerger la profondeur des personnages.

Il y a pourtant, dans ce récit, de bons éléments. Mingo, justement. On sent que la tragédie du «dernier grand chaman», c'est de devoir assister, impuissant, à la disparition d'un monde, d'une culture, à la fin, pour toujours et à jamais, du rêve esquimau. Pourquoi ne pas avoir donné à lire ce désespoir avec plus de vivacité ? Il y a aussi Tania, le fils de Mingo, qui a séjourné dans le «Sud» pour soigner une maladie des poumons et en revient le cœur «corrompu», incapable désormais de comprendre tout à fait les siens. Tania est un peu le pont entre les Blancs et les Inuit, comme son père est l'intermédiaire entre les vivants et les morts.

Encombré par de trop bonnes intentions, Paul Bussières ne parvient pas à exploiter les riches idées dont il pars me son roman. Nous avons eu le mythe du «bon Indien», voil  maintenant celui du bon Inuk. *Mais qui va donc consoler Mingo ?* est encore l'un de ces sanglots d'homme blanc en proie à la culpabilité. Tant que s vira la déplorable idéologie «politiquement correcte» actuelle, nous en aurons d'autres. ♣

